

Une seule fausse note dans une magnifique soirée

Georges BRASSENS

le timide qui va trop loin

J'ai dit, hier, le mérite des organisateurs du troisième festival des vedettes du disque, les anciens prisonniers de guerre de l'Hérault, qui furent très justement récompensés par le grand succès du spectacle, lequel fut, je le répète, de qualité et avait attiré un très nombreux public.

Est-ce à dire que tout fut parfait, dimanche soir, au kiosque Bosc ? Assurément non ; et si je n'ai eu qu'à décerner des éloges, hier, c'est que j'ai limité mes critiques à Patachou, aux Frères Jacques et aux organisateurs dont on ne pouvait faire que l'éloge. J'ai bien dit, en passant, que le spectacle des « Frères Jacques » gagnerait beaucoup à être présenté, comme c'est généralement le cas, dans un cadre plus limité, émettant à ce propos le vœu qu'on les puisse voir dès cet hiver dans une de nos salles. Mais il ne s'agit là que d'une critique de circonstance et qui n'ôte rien à l'admiration que je porte au célèbre quatuor.

Il y eut plus grave.
Il y eut Georges Brassens.

« Georges Brassens est un de ces chanteurs qui s'accompagnent à la mandoline. Son cas est donc banal, alors notre homme en pose un autre : celui du monsieur qui chante n'importe quoi devant n'importe quel auditoire.

« Quand je dis « n'importe quoi », je suis sévère, car Georges Brassens est un compositeur et un parolier de talent (on lui doit quelques-uns des plus incontestables succès de Patachou). Il ne chante que ses propres œuvres et assez adroitement, sans avoir l'air d'y toucher, pour bien les mettre en valeur.

Seulement, voilà, Georges Brassens ignore, ou veut ignorer, et ce n'est pas son droit, qu'il y a plusieurs publics ; et que le devoir d'un chanteur est d'adapter son répertoire, chaque soir, devant le public qui le fait vivre.

J'en parle très librement, ainsi que je le fais toujours, et sans ombre de puritanisme. J'ai même aimé son « Gorille », qui a si vivement scandalisé une importante partie de l'auditoire. Mais c'était une chanson insolite en un tel lieu et en une telle occasion ; et ce ne sont pas les nombreux spectateurs qui exprimèrent, quelquefois avec colère, leur désapprobation, qui avaient tort, mais seulement le monsieur qui, sans le moindre égard, leur en imposa l'audition. Ils étaient venus en confiance, et la plupart d'entre eux en famille, à un spectacle de famille. C'est donc un spectacle de famille qui devait leur être servi.

Ainsi, il arrive quelquefois, au cours d'une soirée, qu'un monsieur, manquant de tact ou de discernement, jette un froid, provoque un malaise en tenant des propos ou en racontant une histoire qui, dans une autre soirée eussent été bien accueillis. On dit alors que c'est un gaffeur et si on ne le dit pas, on n'en pense pas moins.

La chanson grivoise, voire pailarde, à ses droits, elle a même en France une belle tradition... gauloise. Mais elle a ses « beuglants », ses cabarets, ses cantines estudiantines et militaires qui doivent lui suffire et où, sans équivoque, les amateurs peuvent lui apporter leur hommage, comme ses dévoués sujets à une reine en son palais.

J'espère sincèrement que Georges Brassens qui, je le répète, a du talent, voudra bien retenir cette leçon, ce qui peut paraître facile, mais ne l'est peut-être pas dans son cas.

En effet, le programme du troisième Festival du Disque nous le présente avec complaisance, comme « un sauvage qui ne sait pas se tenir en public et se refuse obstinément à apprendre à saluer » et Patachou a exalté devant nous, avec amitié, sa timidité. A en juger par sa tenue vestimentaire, négligée avec tant d'affectation, il serait étonnant qu'il ne se complût pas dans son personnage ; et le voulût-il, sa timidité ne l'empêchera-t-elle pas d'en sortir ?

François MALRIC.

Le MIDI LIBRE
12 août 1952